Husserl

La Terre. Une étude introductive à la philosophie husserlienne

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

« Pouvons-nous dire avec Galilée : *eppur si muove* ?
Et non, au contraire, qu'elle ne se meut pas ? »
(Husserl, *L'arche-originaire Terre ne se meut pas*[1])

Hegel exprime nettement l'attitude philosophique mère de celle qu'Husserl reprend à son compte. Hegel demande : Quel est le sens de la Terre ? Comment l'Idée s'empare-t-elle du sens de celle-ci ? Et il répond : - C'est dans un géocentrisme, parce que des êtres terrestres ne peuvent jamais donner un sens au monde que selon leur position terrestre.

1 Husserl écrivit ce texte en mai 1934 sous l'indication : « Renversement de la doctrine copernicienne dans l'interprétation de la vision habituelle du monde. L'arche-originaire Terre ne se meut pas. » En 1940, Farber l'a publié aux Etats-Unis, dans les *Philosophical Essays in memory of E. Husserl.* Didier Franck en a proposé une traduction en français dans le premier numéro de la revue *Philosophie*, de janvier 1984, aux Editions de minuit , pp. 5-21. C'est notre texte de référence, désigné comme AOT.

© *Philopsis* – Tous droits réservés

« La planète est le véritable *prius*, la subjectivité dans laquelle ces différences dont il a été question ne sont que comme des moments idéels, la vitalité n'ayant qu'alors un être-là. Le Soleil sert la planète, ainsi qu'en effet, d'une façon générale, la Lune, les comètes, les étoiles ne sont que des significations de la Terre. » *(*Hegel, *Encyplopédie*, *Philosophie de la Nature*, add § 280)

Ce que suggère cette proposition, c'est que, puisque nous sommes des terriens, c'est à partir de la Terre que nous percevons et connaissons, donc élaborons une science de la nature. Et le mot important est « signification » : pour notre esprit, seul prend sens ce qui pose d'abord premièrement la Terre où nous sommes, où nous vivons : tout dans le monde prend sens pour nous par rapport à elle. Toujours ce qui prend sens pour nous dépend de notre condition terrienne. Aussi Hegel déconseille-t-il le « décentrement ». N'essayons pas de nous représenter le monde, l'univers dans son immensité sans poser mentalement la Terre en son centre, en ne nous fiant qu'à ce que les astronomes nous apprennent, nous disent en termes mathématiques.

« Lorsqu'il est question de fierté, il nous faut considérer la Terre, être présent, comme ce qu'il y a de plus haut. Lorsqu'on s'adonne à une réflexion hantée par la quantité, on peut bien laisser la Terre s'abîmer sous soi, la regarder comme une goutte d'eau dans la mer de l'infini : mais la grandeur est une détermination très extérieure. » (Hegel, *ibidem*).

L'astronomie nous confronte aux très grands nombres : mais comment ceux-ci prennent-ils sens pour nous ? Faut-il considérer la Terre comme un point dans les univers multiples, infinis, en expansion ? - Non, nous en serions nous aussi anéantis. Et Hegel dit :

« Nous allons donc maintenant nous fixer sur la Terre, notre patrie, non pas en tant que physique, mais en tant qu'elle est la patrie de l'esprit. » (*ibidem*)

L'esprit est sur la Terre comme dans sa patrie. Il pense, il donne sens à partir de cela même. Quand on pratique la phénoménologie, il s'agit toujours de poser en premier lieu l'esprit, et de considérer que toutes ses « pensées » sont les phénomènes qui lui sont présents ; or, toutes ces pensées-là ne prennent sens que pour un vivant marchant sur un sol, respirant l'air.

Husserl pense de même. Pouvons-nous dire, maintenant encore, demande-t-il, que « la Terre ne se meut pas » ? C'est une question que nous n'aurions peut-être pas songé à poser, si Husserl lui-même ne l'avait fait, s'il n'avait, dans ces pages de 1934, lui-même voulu défendre la proposition que « l'arche-originaire Terre ne se meut pas ». Ces pages sont fascinantes parce qu'elles sont tantôt claires et intelligibles, et tantôt obscures et difficiles à saisir, très souvent portées par des fictions, car Husserl vit et pense dans le décalage même qu'est la phénoménologie, par rapport au sens commun et à son respect de la représentation du monde issue de nos sciences. Elles le sont aussi parce qu'elles posent vraiment bien nettement la question du difficile rapport que la phénoménologie telle que la fonde Husserl entretient avec la science, en particulier avec la physique et l'astronomie, ce rapport étant présenté souvent comme un renversement par le phénoménologue. Husserl parle des sciences en termes de « crise », et il fait précisément remonter cette crise à « Galilée » ! Est-ce que vraiment, si nous nous engagions dans une démarche phénoménologique, le prix que nous aurions à payer serait de rompre avec les sciences ? Et pour quel bénéfice ? Quelle sorte de vérités trouverons-nous, si elles doivent renverser les savoirs des sciences ? Devons-nous faire passer ce que Hegel avait appelé notre « fierté » d'avoir pour patrie la Terre tellement en avant, que tout le langage scientifique au sujet du cosmos soit proscrit ?

Husserl nous rappelle que nous sommes des êtres conscients, que nos consciences « constituent » notre monde : autrement dit elles lui donnent sens. Ne parlons pas du « monde », *Welt*, mais du monde pour nous, du milieu doué de sens (*Umwelt*). Nous pourrions, dans le futur, découvrir d'autres êtres pensants sur d'autres planètes, et alors former avec eux une

© *Philopsis* – Tous droits réservés

communauté plus large, dans une patrie qui serait plus vaste. En ce cas, notre « Umwelt », notre milieu, doté de sens pour nous, prendrait plus d'ampleur. Husserl y pense pour l'avenir. Mais comme ce n'est pas encore le cas, la Terre, dans notre présent, reste notre seule patrie spirituelle.

Qu'implique ce géocentrisme philosophique ? Que la philosophie devrait quitter la science ? Mais quelle serait la pertinence d'une philosophie qui se mettrait ainsi en rupture avec les plus hauts et admirables travaux de l'esprit ?

I. Ou la science, ou la phénoménologie

1. Husserl distingue et oppose l'attitude phénoménologique, partant de l'intuition (autrement dit des sensations), tournée vers l'expérience et son interprétation ; et la philosophie de la nature ou physique, mathématisée, qui quantifie et prévoit seulement.

> « La mathématisation de la nature, préparée par l'institution de la géométrie euclidienne et de ses formes idéales et devenue depuis Galilée le schéma préalable à l'étude de la Nature en général, est ainsi devenue si parfaitement évidente que, déjà lors de son institution par Galilée, le monde exact fut d'emblée substitué à celui de notre expérience, et qu'on négligea de s'interroger sur les activités originaires de la donation du sens, et de revenir à elles, alors que c'est à travers elles qu'est produit l'espace exact de la géométrie, à partir de l'espace de l'intuition et de sa typique fluente. Un tel retour en arrière de la réflexion aurait montré que ce n'est pas une représentation fictive imaginaire des formes spatiales intuitives qui mène aux formes exactes de la géométrie, mais seulement une méthode d'idéalisation du donné intuitif. » (*Expérience et jugement*, Introduction, pp. 51-2)

La géométrie, en ses débuts, aurait pu, partant de nos impressions sensibles et des images qui les eussent prolongées, rester en quelque sorte empirique (elle l'est encore dans certaines écoles philosophiques comme le stoïcisme) ; mais dans la culture grecque, la science mathématique telle que l'a exposée Euclide a été d'emblée axiomatique, posant dans ses définitions les essences du point, de la ligne, du cercle, de l'angle, etc. , comme étant des êtres qui sont des « idées ». Ce fut sa force, sa fécondité propre, qui lui ont permis de progresser par théorèmes démontrés. De même en physique, les premiers physiciens comme Démocrite , qui ont conçu des entités inexpérimentables comme les atomes et le vide, disaient bien que c'étaient des « idées ».

> « Et l'on méconnaît constamment que cet univers de déterminations en soi dans lequel la science exacte ressaisit l'univers de l'étant n'est rien d'autre qu'un *vêtement d'idées* jeté sur le monde de l'intuition et de l'expérience immédiates, sur le monde de la vie, de telle sorte que tous les résultats de la science ont un sens fondé dans cette expérience immédiate et dans le monde correspondant, et y renvoient. Ce *vêtement d'idées* fait que nous prenons pour un être vrai ce qui n'est qu'une méthode, et que nous interprétons le monde de notre expérience toujours déjà selon le sens de ce *vêtement d'idées* jeté sur lui, faisant comme s'il en était ainsi en soi. » (*Expérience et jugement*, Intr., p. 52)

La science serait « un vêtement d'idées », jeté au-dessus du monde ! L'image surprend : les idées de ligne, de cercle, d'angle, de carré, etc., parce qu'elles désignent des entités théoriques conçues, ne sont pas « localisables » : ou si elles l'étaient, ce serait plutôt « dessous » que « dessus », à la manière d'un vêtement ; je dis dessous, en ce sens que notre expérience sensible étant celle de corps résistants et du plein, il faut bien imaginer que c'est un en soi des choses qui nous est insensible, inconnu au départ, qui serait de l'ordre de l'infiniment petit (pour les atomes), qui s'expliquerait par les atomes et le vide ; au sens encore où nos visages ne sont jamais de purs ovales mais des courbes plus complexes, et donc où le dessinateur devine « sous »

© *Philopsis* – Tous droits réservés

la forme perçue celle qui serait plus régulière, celle qui serait un pur ovale. Il est difficile de concevoir les « idées » comme un vêtement jeté au-dessus d'un corps ; nous comprendrions mieux une ressemblance avec une maquette d'architecte, qui montre comme un modèle réduit d'après lequel un grand bâtiment sera construit. Mais Husserl répète cette expression.

Comment la comprendre ? Un vêtement n'épouse pas les formes du réel qu'il habille, mais il s'impose à notre intelligence en dissimulant le corps qu'il recouvre et redessine : aussi, il empêcherait de voir, il cacherait le monde. Avec la science de la nature, nous croirions connaître le monde, mais devant lui s'interposeraient nos formules, nos nombres, nos idéalités. Mais est-ce vrai ? Prenons l'exemple des méridiens et parallèles, qui nous permettent de tout localiser, étant un système référentiel adopté de tous. Le marin sur son bateau perdu dans l'Atlantique, angoissé et affamé, ne va-t-il pas recourir à ses instruments pour signaler sa position, envoyer le message : « je suis exactement là », à tel degré de latitude et de longitude ? Cela, jamais son vécu ne pourrait le lui indiquer. Ce vêtement d' « idées », en l'occurrence de cercles idéels conventionnels en une sphère parfaite, - celle-ci entourant la Terre imparfaite, aplatie ici, arrondie là -, n'est-il pas utile aux secours maritimes ? Husserl préférerait-il laisser Robinson Crusoé faire naufrage, sur une île déserte, ignorant tout d'elle, de sa localisation ?

Est-ce que, surtout, l'expérience ne se vit pas, quoi qu'il en soit, à chaque moment ? En quoi la physique elle-même serait-elle un empêchement pour le savoir d'expérience, que nous ne saurions manquer de continuer d'avoir, d'élaborer ? Pourquoi installer une alternative : *ou bien* nous vivons une expérience et donnons du sens ; *ou bien* nous élaborons le savoir scientifique, auto-référé, qui serait séparé du vécu, parce que quantifié, parce que formulant des lois, permettant des prévisions ; *ou bien* nous serons phénoménologues et donnerons du sens, *ou bien* nous serons physiciens, calculateurs, ? Comme nous avons appris à faire confiance aux travaux scientifiques qui poursuivent de si belles trajectoires, Husserl nous proposera-t-il beaucoup plus passionnant avec la phénoménologie ? Nous qui le lisons, nous nous demandons si nous ne préférerions pas un « et...et » à un « ou .. .ou ». Nous aurions toujours notre expérience vécue, nos sensations et images ; et aussi des savoirs quantifiés, qui nous intéressent tout autant.

Husserl doit avoir ses raisons d'installer une disjonction exclusive entre deux attitudes. Quelles sont-elles ? Pour vérifier notre compréhension de la difficulté présente, appelons-en à un second texte, écrit dans la même période qu' *Expérience et jugement*.

2. Dans *La crise des sciences européennes* (1935-6) Husserl adopte le même point de vue. Le développement de l'algèbre, qui suppose une langue symbolique, arithmétise la géométrie et « exténue son sens », dit-il. (*Crise*, p. 52) ; on calcule seulement ; et la science se technicise :

> « On opère avec des lettres, des signes de connexion ou de rapport (+, x, = , etc.) et d'après les règles du jeu de leur coordination, d'une façon qui en fait ne diffère sur aucun point essentiel de la façon dont on opère au jeu de cartes ou d'échecs. La pensée originelle, qui donne proprement un sens à ce comportement technique et leur vérité à ces résultats corrects est mise ici hors circuit. » (*Crise*, p. 54)

Il nous invite à penser que ce serait donc la pensée scientifique elle-même qui aurait pris l'initiative de la coupure d'avec le monde de l'expérience, et se serait envolée bien loin. En un sens « Galilée » est le nom porte-drapeau de cette séparation : c'est, répétitivement, le nom propre qu'Husserl épingle toujours pour signifier cette rupture, à ses yeux malheureuse. Il accuse Galilée d'avoir mathématisé la philosophie naturelle.[2] Husserl dit :

2 Pourquoi a-t-on multiplié les procès contre les savants ? Pourquoi intenter ce procès posthume à Galilée, dans les années 1930, en Allemagne, comme s'il était la source majeure des maux de l'époque ?

© *Philopsis* – Tous droits réservés

> « Mais il est à présent capital de considérer la substitution – qui s'accomplit déjà chez Galilée — par laquelle le monde mathématique des idéalités, qui est une « substruction »[3] est pris pour le seul monde réel, celui qui nous est donné vraiment comme perceptible, le monde de l'expérience réelle ou possible : bref notre monde-de-vie quotidien. Cette substitution s'est transmise aussitôt chez les successeurs de Galilée, chez tous les physiciens des siècles suivants. »

La faute grave serait de prendre le vêtement d'idées pour le corps-lui-même, au lieu de l'ôter. Mais perçoit-on les chutes des corps dans le vide, l'expérience est-elle devenue différente à cause des lois de la nature ? Est-ce que, une fois les phénomènes comme l'arc-en-ciel optiquement mieux compris, nous ne continuons pas de voir les arcs-en-ciels comme ils se présentent à nos yeux ? Nous avons envie de dire à Husserl : — Non, nous continuons de percevoir ce que nos sens nous donnent ! Et surtout : ne savons-nous pas jouer de plusieurs langues, prose et poésie, langue maternelle ou langues scientifiques ? Est-ce que la langue de la physique nous obligerait à renier les autres, à ne plus les utiliser ? Se « subtitue »-t-elle réellement à notre expérience sensible ?

Le procès fait à Galilée se poursuit. Husserl dit que Galilée a hérité d'une géométrie qui n'était plus celle des origines. Il est vrai qu'il y avait eu d'abord l'arpentage (la géo-métrie était la mesure des terrains); puis on constitua la géométrie, telle qu'Euclide l'a mise au clair : une invention d'idéalités (cercles, cônes, carrés, etc...), une suite de théorèmes démontrés ; puis celle de l'époque de Galilée. Elle commence à inventer l'algèbre, qui investit la physique : « Dès Galilée commence la substitution d'une nature idéalisée à la nature pré-scientifique donnée dans l'intuition. » (*Crise*, p. 58) Husserl nous rappelle que la géométrie comme arpentage était plus près de la vie, près de notre expérience réelle. Car dans la vie, que se passe-t-il ? Nous percevons, expérimentons et nous induisons, pas à pas. Mais à partir de Galilée ? Husserl persiste : « Nous ajoutons au monde de la vie un *vêtement d'idées* taillé dans l'infinité ouverte des expériences possibles » ; nos inductions deviennent numériques.

> « Le vêtement d'idées : "Mathématique et science mathématique de la nature", ou encore le *vêtement de symboles*, de théories mathématico-symboliques, comprend tout ce qui, pour les savants et les hommes cultivés, *se substitue*, en tant que nature « objectivement réelle et vraie » au monde de la vie et le *travestit*. C'est le vêtement d'idées qui fait que nous prenons pour l'*Etre-vrai* ce qui est *Méthode*, — une méthode qui est là pour corriger, dans une progression à l'infini, par des anticipations "*scientifiques*" les anticipations *grossières* qui sont originellement les seules possibles à l'intérieur de l'effectivement éprouvé du monde de la vie. C'est le vêtement d'idées qui fait que le *sens authentique de la méthode*, *des formules*, *des théories*, est resté incompréhensible et que, dans la naïveté de la méthode à sa naissance, il ne fut jamais compris. » (*Crise*, p. 60).

Husserl maintient sa thèse, ses expressions : si la langue symbolique de la physique se « substitue » à la langue du monde tel que nous le vivons, alors seul le monde idéel existe et il s'impose comme ce qui est ; l'autre monde, celui d'avant la science, devient caché et inconnu. Husserl éprouve là violemment une perte de sens[4]. Comme Galilée est pour lui la figure emblématique de la substitution, il reconnaît qu'il a du génie, mais il ajoute qu'après avoir « découvert », il a « recouvert » (p. 61) : serait-il un malin génie ? Nous sommes étonnés que Husserl ne s'en prenne pas plutôt à Newton et à son calcul des fluxions, à Leibniz et à son calcul des infinitésimales qu'à Galilée... mais c'est ainsi.

Faire de la phénoménologie, c'est d'abord reconnaître le vêtement d'idées, le saisir par les épaules et le bas, et le jeter. La phénoménologie se vit portée par le désir du recommencement, du retour à l'origine cachée et radicale de ce que nous vivons sur Terre. Pourquoi ?

---

3 Que veut dire substruction ?

4 Pourquoi ? Pourquoi ne sont-ce pas les « idées », les « idéalités » qui donnent sens, alors que notre expérience ordinaire en manque souvent ? Quand nous désirons connaître, expliquer, n'est-ce pas à la recherche du sens que nous sommes ?

© *Philopsis* – Tous droits réservés

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

© *Philopsis* – Tous droits réservés